

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

Il est un nom plus doux que le chant d'une lyre  
Plus pur que le lys blanc dont on orne l'autel,  
Qu'avec un saint respect, tout bas, l'homme soupire,  
Et qui fait tressaillir les anges dans le ciel.

Lorsque tu me l'appris, sur tes lèvres vermeilles,  
Ce nom avait pour moi deux charmes bien puissants :  
Marie ! Aimer ! deux mots que cinq lettres pareilles  
Composent, en effet puisqu'ils ont même sens.

Que n'ai-je le talent et la noble harmonie  
Que sur les harpes d'or là-haut chantent en chœur  
Les anges prosternés aux genoux de Marie,  
Moi, je n'ai que les chants qui naissent de mon cœur.

*Anton P. Labak*

## LE MARQUIS DE MISCOU

(Suite et fin)

Le roi de Siam avait mis le livre de médecine dans la place d'honneur de sa bibliothèque, et voulait le buste de l'auteur pour le placer sous un dais au milieu de ceux des plus illustres savants de l'Orient. M. de Grandmaison, enseigne de vaisseau, qui avait été du voyage de Siam, étant passé par Caen, se prêta à entrer dans la plaisanterie du pays, et alla porter à M. de Saint-Martin les compliments de M. de Chaumont et les témoignages d'estime de la cour de Siam. Puis on ne tarda pas à annoncer à l'abbé que l'ambassadeur de Siam, venant d'arriver à la cour de France, était chargé entre autres choses, de la part du roi son maître, d'emmener M. le marquis de Miskou avec lui lors de son retour à Siam, pour être le premier médecin de Sa Majesté siamoise, avec de gros appointements et la dignité de mandarin du premier ordre. Enfin, au bout de trois semaines, vers le temps du carnaval de 1687, l'abbé de Saint-Martin fut informé que l'ambassadeur du roi de Siam, mandarin du premier ordre, et huit autres mandarins, étaient arrivés à Caen avec une grande suite et un nombreux cortège de chameaux,



Musée de Bayeux.—Portrait de l'abbé de Saint-Martin, marquis de Miskou, mandarin du royaume de Siam.

d'éléphants et de dromadaires. Les acteurs de cette colossale bouffonnerie, ambassadeur, ambassadrice, interprète et mandarins, étaient des écoliers de l'université de Caen, dont le plus vieux n'avait pas plus de vingt ans, et quelques-uns étaient de la famille même de l'abbé de Saint-Martin, qui ne songea pas à les reconnaître. Ils se peignirent d'ailleurs le visage de plusieurs couleurs et en firent autant à leurs camarades. Ils louèrent chez un habilleur de théâtre des habits à la romaine, par-dessus lesquels ils passèrent une robe de chambre dont les manches étaient retroussées jusqu'en haut. La robe de chambre était attachée elle-même par derrière avec des rubans. Les

bras et les jambes étaient nus et peints comme le visage. Ils étaient coiffés de bonnets en forme de pain de sucre, qui couvraient entièrement les cheveux. Le bonnet de mandarin que l'on devait présenter à M. de Saint-Martin était aussi pyramidal ; mais il différait de ceux des mandarins en ce qu'il était un peu ouvert par le haut comme une mitre. Il était de grandeur à pouvoir contenir les neuf calottes et le capuchon dont sa tête était couverte en cette saison. Quant à l'abbé, pour bien recevoir cette ambassade qui allait se rendre à son logis, le soir, aux flambeaux, suivant le cérémonial siamois, il avait pris l'habit de protonotaire, et avait appelé auprès de lui son bon parent et ami M. Gonfrey, qui servait traitreusement toutes les plaisanteries dressées contre lui. L'ambassadeur, s'étant incliné profondément, fit en siamois une longue harangue que l'interprète répéta en la traduisant ; puis l'ambassadeur tira d'une cassette dorée une lettre du roi de Siam, laquelle avait été préalablement traduite en latin. M. de Saint-Martin accepta de tout son cœur la dignité de mandarin, mais se débattit contre l'honneur d'être médecin de Sa Majesté siamoise, à 50,000 écus d'appointement. L'ambassadeur lui répondit qu'il y allait de sa tête de s'en retourner sans lui, et lui donna jusqu'au lendemain pour régler ses affaires et prendre congé de ses parents et de ses amis. L'abbé de Saint-Martin pria l'ambassadeur de lui faire mettre sur la tête le bonnet pyramidal qu'il voyait entre les bras d'un des mandarins. On le fit mettre à genoux : deux mandarins lui tenaient les bras ; les autres, avec l'ambassadeur, se mirent à danser autour de lui, le sabre nu à la main, proférant des chants et des cris inarticulés que M. de Saint-Martin prenait pour du bon siamois. Il y eut une seconde cérémonie, plus grotesque que la première, pour la coiffure solennelle du bonnet à trois cercles d'or. Le pauvre fou vaniteux recourut à M. de Gourgues, l'intendant, et à M. de Segrais pour obtenir qu'on ne l'embarquât pas de force à Brest pour Siam. On mit une garde à sa porte ; mais on fit en revanche force régales à ses dépens. On lui fit accroire que le grand roi s'interposait entre lui et le roi de Siam. Il acheva sa vie dans la douce illusion de son mandarinat.

Ce personnage, d'une crédulité si extravagante, avait la passion de la gloire, et cette passion, il la fit tourner du moins au bien de sa ville de Caen. S'il composait un certain nombre de livres que les curieux se disputent aujourd'hui, et que, de son vivant, il imprimait à ses frais et distribuait à ses amis, il fut plus utile en décorant les places et carrefours de Caen de fontaines et d'agréables statues ; il entreprit aussi de doter la ville d'une bibliothèque publique, et mérita que son historiographe finit sa Mandarinade par cette sorte d'épithète honorable :

Était-ce un sage ? Non ;  
Mais seul il a fait plus pour Caen que tous les sages.

Après avoir lu ces lignes, j'ouvre la comédie de Molière, intitulée : *Le Bourgeois Gentilhomme*, édition de 1778, annotée par Antoine Bret, écrivain dramatique, né à Dijon (Bourgogne), en 1717, mort en 1792, connu surtout par son commentaire sur les œuvres de Molière, et je vois que, pour rendre acceptable la scène du *mamamouchi*, il rapporte ce qui s'est passé à Caen, en 1687, (après le décès de Molière) dans le plus élégant des mondes.

*Le Bourgeois Gentilhomme* avait été joué, pour la première fois, en octobre 1670. M. Bret commence par mentionner une personne que je ne connais pas, passons-là sans plus de mention :

Qui est-ce qui n'a pas oui parler, de notre temps, d'un jeune écrivain, chez qui une crédulité sans bornes et aussi stupide que celle de M. Jourdain (le bourgeois gentilhomme), n'exclut pas une sorte de talent et a fourni des scènes aussi bouffonnes que la *cérémonie turque*. Tel avait été, avant lui, l'abbé de Saint-Martin, de Caen, autrement appelé l'abbé Malotru, chez lequel trois prétendus ambassadeurs vinrent de la part du roi de Siam, l'engager à passer dans ses États pour devenir son premier mandarin. Les ambassadeurs furent reçus très-sérieusement de la part de l'abbé, qui répondit à leur truchement et qui, après les avoir comblés de présents, se préparait effectivement à partir avec eux, pour aller convertir à la foi chrétienne le royaume de Siam. C'est cependant ce même abbé qui a embelli les places publiques de Caen de beaucoup de statues, qui fonda une chaire de théologie dans la même ville et plusieurs prix destinés aux plus habiles poètes et musiciens, et qui avait fait graver sur sa porte : *Non nobis sed Republicæ nati fumus* : Un citoyen est moins né pour lui que pour la République.

Serait-il aisé de décider quel était le plus crédule de M. Jourdain ou de l'abbé Malotru ? La farce des ambassadeurs de Siam ne donne-t-elle pas à celle du Muphti quelque ressemblance ?

On n'en finirait pas si toutes les mystifications étaient

racontées ! Un marchand russe—moscovite, comme on disait alors—pénètre en France, parle au nom de son roi, est reçu à la cour et offre à Louis XIII de riches cadeaux de fourrures, qui sont acceptés comme venant

du "zaar." Cinquante ans après, Louis XIV, au sommet de sa gloire, se fait entortiller par un faux ambassadeur de l'Extrême-Orient et inspire, à Versailles comme à Paris, la coqueluche des phrases imagées, des manières orientales et des oripeaux asiatiques.

Les castors et les morues du Canada se sont illustrés en France dans la personne du marquis de Miscou I, qui en tira des lettres de noblesse. Miscou II fut un savant douteux, un bienfaiteur de sa chère ville de Caen, un excentrique de haute marque, dont la carrière justifie les scènes incroyables du *Bourgeois Gentilhomme* ;—grand homme pour le Canada.

Les matériaux de cet article m'ont coûté dix sous, à l'encan.

Je vous prouve ici, pour la centième fois, qu'il y a des renseignements sur notre pays dans n'importe quel livre qui vous tombe sous la main.

*Benjamin Sulte*

## LA FEMME VERTUEUSE

C'était par une de ces belles nuits de mai ; tout était silence ; seules, les notes harmonieuses du rossignol troublaient ce calme admirable de la nature. La voûte céleste, revêtu de milliers d'étoiles, semblait un de ces manteaux de fée, si bien décrits dans les livres de l'enfance ; la lune, déjà au milieu de sa course, jetait ses pâles rayons sur la terre endormie. Solitaire, je contemplais cette nature aussi grande que mystérieuse, et, de mes yeux, j'essayais de déchirer ce voile immense derrière lequel devaient se cacher des richesses et des beautés sans nombre.

J'étais comme en extase devant ce tableau sublime, quand soudain, les portes du ciel s'ouvrirent et donnèrent passage à des légions d'anges tous couverts d'or et de diamants. En premier lieu, venaient les chérubins. Ces charmantes têtes blondes étaient ravissantes, couronnées comme elles étaient de roses et de marguerites ; puis les séraphins dans leurs jolis costumes verts pâles parsemés de diamants. Ils chantaient, accompagnés de leurs harpes, des accords si doux, si purs, que pour les décrire la plume demeure glacée. Enfin, en dernier lieu, un long cortège, celui des archanges, apparut. Ces derniers s'avançaient lentement en jetant des roses au pied d'un trône porté par quatre anges d'une hiérarchie secondaire. Debout, au côté droit du trône, se tenait un vieillard d'une beauté éblouissante ; une auréole, dont les rayons étaient immenses, ornait sa tête : Cet homme était Dieu le Père. A genoux, du côté opposé, un petit ange ramassait les roses jetées par les archanges et les entrelaçait en forme de couronne qu'il ornait de diamants. Sur le trône, était assise... une femme !!!

Mais quelle femme ? une reine, une déesse ? Non, cette femme n'était ni reine, ni déesse ; elle n'était pas, non plus, ce qu'on nomme aujourd'hui une belle femme ; non, rien de tout cela : cette femme était belle, de cette beauté que toute femme peut avoir ; cette femme était... LA FEMME VERTUEUSE.

*Eugène Mousan*

Il n'y a pas moins d'invention à bien appliquer une pensée que l'on trouve dans un livre, qu'à être le premier auteur de cette pensée. On a oui dire au cardinal Duperron que l'application heureuse d'un vers de Virgile était digne d'un talent.—BAYLE.